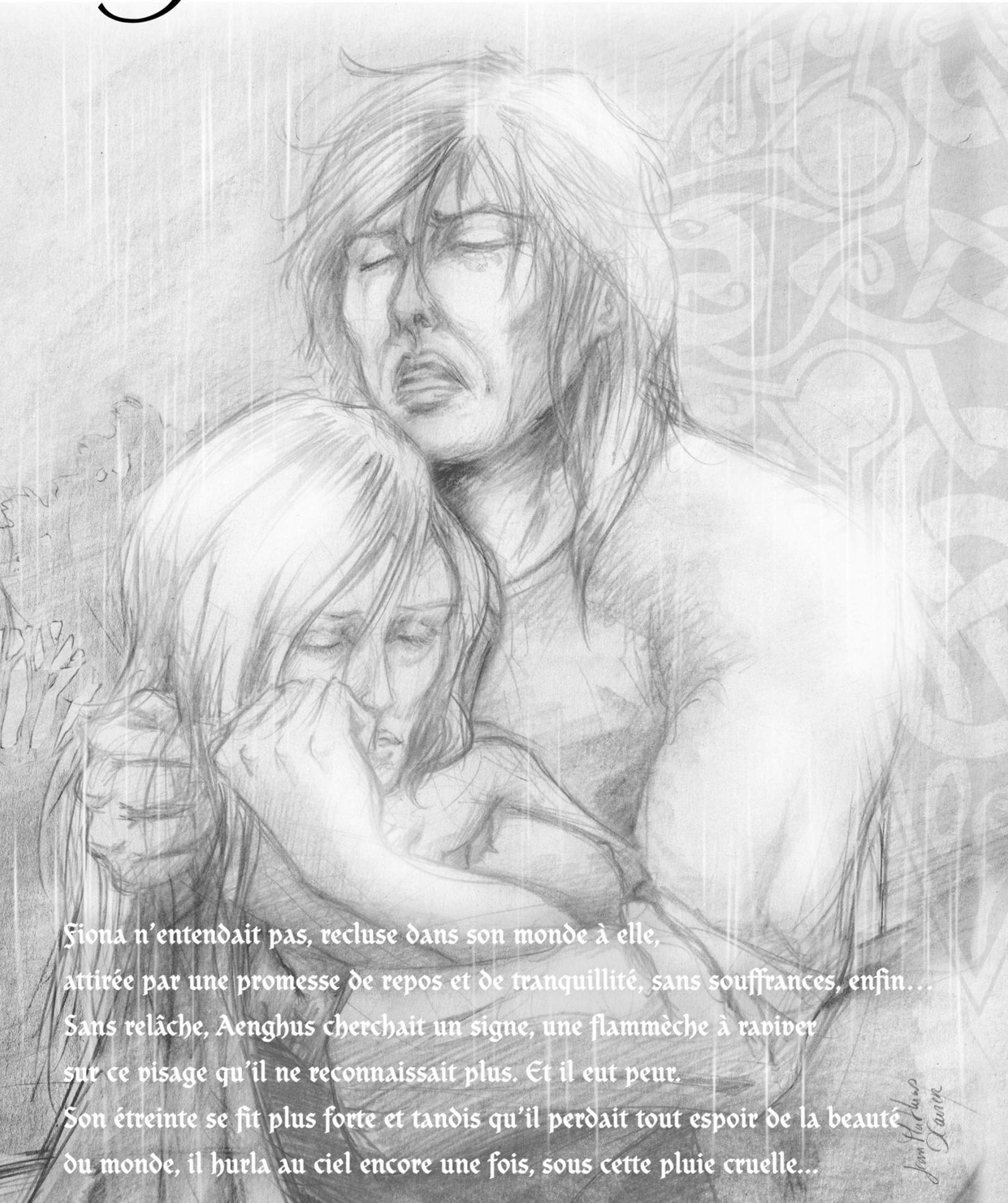


SKIBBEREEN



Fiona n'entendait pas, recluse dans son monde à elle, attirée par une promesse de repos et de tranquillité, sans souffrances, enfin... Sans relâche, Aenghus cherchait un signe, une flammèche à raviver sur ce visage qu'il ne reconnaissait plus. Et il eut peur. Son étreinte se fit plus forte et tandis qu'il perdait tout espoir de la beauté du monde, il hurla au ciel encore une fois, sous cette pluie cruelle...

Jim Flanagan
Lancaster

37 - Skibbereen

Bridgetown avait beau être l'un des plus gros quartiers de la ville, sa rue principale demeurait désespérément vide, attestant que la fièvre y était, là aussi, bien présente. Les deux hommes s'imprégnaient du silence pesant de ce mauvais après-midi, lorsque des râles attirèrent l'attention du docteur vers une maison décrépite. Après une brève hésitation, Aenghus en passa le seuil à son tour. L'intérieur était si sombre qu'on n'y distinguait au premier coup d'œil ni meuble, ni occupant. Mais après quelques pas, Aenghus trébucha sur une forme indistincte d'où s'échappa un nouveau gémissement. Il se baissa et identifia une femme allongée sur les cendres d'un feu de tourbe qui commençait à tiédir. Recroquevillée sur elle-même, la malheureuse y cherchait sans doute un dernier réconfort avant qu'il ne refroidisse totalement. Elle souffrait de diarrhée ainsi que de fièvre et fut incapable de répondre aux questions du docteur autrement que par un nouveau râle qui semblait implorer qu'on la laissât tranquille. Cela eut pour effet de provoquer une nouvelle plainte d'une femme couchée un peu plus loin, sur un fêtu de paille. Bien que très âgée, celle-ci avait encore la lucidité de tendre sa main pour attirer l'attention, mais le docteur réalisa qu'elle n'y voyait presque plus et que ses gestes étaient inconscients. A ses côtés se trouvait une troisième femme, beaucoup plus jeune et dont la maigre poitrine était dénudée. Ses yeux atterrés s'étaient figés sur un des murs de la maison. Avant d'y porter son propre regard, Aenghus avait déjà deviné la présence des enfants. Ils étaient trois, adossés les uns contre les autres, car trop faibles pour se lever. Leurs petits membres qui dépassaient d'un sac répugnant et leur ventre intumescents les plaçaient dans l'état ultime de la famine.

Une pluie forte se fit alors entendre à l'extérieur de la maison ; elle pénétra aussitôt en divers endroits de sa toiture désagrégée, incitant les deux hommes à se protéger sous une poutre large qui donnait sur la partie la plus sombre de l'habitation. C'est ainsi qu'ils découvrirent deux autres corps féminins, morts cette fois, comme l'attestait la présence des rats. Dans la pénombre ambiante de ce lieu sans bruits, ni couleurs, nul doute que ces malheureuses eussent échappé au recensement macabre du docteur si la pluie n'y avait pas fait son apparition. Pendant que sous son abri de fortune, John Flaherty prenait quelques notes impuissantes dans

son carnet de visite, Aenghus réalisa que les occupants de la maison n'avaient quant à eux manifesté aucune réaction sous l'effet des infiltrations. Bien qu'une eau froide les mouillât maintenant, le jeune homme comprit que rien ne pourrait affaiblir leurs organismes plus encore et qu'aucune assistance ne saurait leur être utile.

Lorsque la pluie cessa, tout aussi rapidement qu'elle était apparue, le docteur se dirigea vers le corps de la première femme, celle qui était allongée sur les restes d'un foyer fragile. Il se baissa vers elle, écouta son silence, puis ferma ses paupières, maintenant immobiles. En prenant appui sur le sol pour se relever, il constata que les cendres étaient devenues froides...

Sentant que la nuit venait de tomber pour toujours sur cet antre fatal, les deux hommes en refermèrent pudiquement la porte avant de regagner la rue principale où dominait maintenant la lumière neutre d'une éclaircie. En reprenant sa marche aux côtés de John Flaherty, Aenghus était encore choqué par ce qu'il venait de voir et plus encore par ce qu'il n'avait pas vu, lorsqu'il imaginait ce qu'avaient du être les derniers jours d'agonie de cette famille. Il trouva qu'il fallait un grand courage au médecin pour faire son quotidien de cette réalité. Une nouvelle fois, celui-ci se sentit le besoin de parler, de commenter ce qu'il ne pouvait plus taire.

– Je n'en puis plus, Aenghus, de voir mes compatriotes, des Chrétiens, se coucher à même le sol et mourir ainsi devant leurs proches ! Le spectacle offert par les enfants est le moins supportable, et celui des rats, effectuant leur ignoble travail de nettoyage, le plus horrible. Combien de ces pauvres gens se rappellent avoir été des êtres humains, à votre avis ?

Aenghus, bien sûr, ne répondit pas à cette question sans réponse. Mais après quelques pas silencieux, il évoqua un détail qui l'avait intrigué.

– Il n'y avait que des femmes et des enfants dans cette maison. Où sont passés les hommes ?

– Cela devient très fréquent par ici. La plupart des femmes ont été séparées de leurs époux avec la mise en place des emplois publics. Ce que vous venez de voir, décréta le docteur avec colère, est le résultat de cette politique irresponsable ; des familles sans ressources et déchirées par le malheur... Savez-vous que dans ce district, les autorités enregistrent jusqu'à soixante dix décès par jour ? A ce rythme, sa population sera décimée en huit mois ! Tenez, regardez ça ! ajouta t'il en tirant de sa sacoche un feuillet chiffonné. Voici la liste des morts pour la semaine dernière, rien qu'à l'asile de Skibbereen. Ah zut, j'ai oublié de la déposer

hier au bureau du Chef de la Police ! Mais peut-être voudrez-vous m'y accompagner ? Nous pourrions y prendre les dernières nouvelles.

Aenghus eut du mal à cacher son embarras.

– Euh... Je préférerais ne pas perdre trop de temps, voyez-vous ?

– Oui, bien sûr, je comprends. De toute façon, la police ne sait plus que faire de tous ces avis de décès.

Aenghus jeta néanmoins un regard sur la feuille, où figuraient une cinquantaine de noms se cachant derrière leurs signes inconnus.

– Ecoutez Docteur, je... Je ne sais pas lire ! avoua t'il avec gêne. Je vous en prie, dites-moi si le nom de « O' Grady » figure sur cette liste.

En regardant les yeux du docteur sauter avec mesure sur les lignes macabres, Aenghus regretta plus encore sa méconnaissance des règles écrites. Son attente dura des siècles jusqu'à ce que le regard de John Flaherty se pose sur le sien. Ses mots résonnèrent dans ses tympans, au rythme des battements de son cœur :

– Kathleen O'Grady, 39 ans, fièvre noire. Décédée il y a trois jours.

Aenghus écouta passivement ces quelques mots qui mettaient fin sans aucune émotion au sourire honnête du docteur. Depuis la visite de Patrick O'Bannon, la veille à la cabane, le jeune homme avait compris que les terribles épreuves qui s'abattaient sur l'Irlande avaient décidé de n'épargner personne. Il regarda John Flaherty et lui déclara calmement :

– Emmenez-moi à l'asile, Docteur !

Les premières *maisons de travail* étaient apparues avec la Loi sur les Pauvres en 1838. Chacune des cent trente *Unions* du pays s'en étaient vues doter pour y héberger ses indigents valides, en échange d'un travail d'utilité publique. Très vite, leur efficacité avait été reconnue, mais avec l'arrivée de la famine, ces établissements étaient devenus des maisons d'accueil pour les pauvres, puis des asiles, et enfin des mouiroirs... Le premier décès survint le 24 octobre 1846. Puis face à l'impuissance des secours locaux, à l'intransigeance de *Charles Trevelyan*, le grand Argentier de Londres qui se refusait à tout interventionnisme tant que les propriétaires terriens ne céderaient pas à ses exigences, face enfin à l'égoïsme de ces mêmes landlords qui revendiquaient au contraire une aide massive du gouvernement anglais, des centaines d'autres victimes suivirent dans la plus totale passivité.

L'asile de Skibbereen se trouvait un peu à l'écart de la ville. Comme chaque jour, une centaine de moribonds attendaient devant sa façade

principale, assis ou allongés sous de mauvaises couvertures, ou sans rien d'autre que leurs misérables haillons pour les protéger. Pour un peu, on eût dit qu'un siège s'était dressé autour de cette palissade égoïste, mais que ses assiégeants, par une logique anarchique, fussent condamnés à subir des privations plus terribles que les assiégés. Flaherty s'arrêta un instant pour considérer la foule inerte.

– Ils sont encore plus nombreux qu'hier. Cela m'inquiète... Les nuits se font froides et ils ne reçoivent ni soin, ni nourriture. Regardez-les, malgré leur nombre, ils sont déjà si seuls !

Après avoir traversé en silence cette masse anonyme, les deux hommes se retrouvèrent face à une porte, grande, dissuasive, fatale. Un panneau d'information y était accroché. Inconsciemment, Flaherty lut le contenu à mi-voix :

– Capacité maximale (résidents) : 842 ; nombre total de personnes internées : 2423. Pour la semaine en cours : nombre d'admissions : 126 ; naissances : 2 ; morts : 44 ; hospitalisés : 567

Il ne fut guère difficile à Aenghus de pénétrer dans l'enceinte de l'asile. Bien que sa bonne santé eût suffi à le dispenser de toute formalité, il suivit les conseils de John Flaherty en se faisant passer à son tour pour médecin. Une fois à l'intérieur, les deux hommes contournèrent un hôpital qu'un écriteau, par un singulier euphémisme, réservait aux « fiévreux », puis traversèrent la cour du bâtiment principal. Celle-ci abritait de nombreuses jeunes filles, vêtues pour la plupart d'un uniforme sale. Certaines d'entre elles avaient des plaies à la tête ou des abcès aux yeux ; toutes paraissaient dévorées par la vermine et privées de la plus élémentaire assistance.

Chacune des dépendances de ce grand édifice entièrement réservé aux femmes laissait apparaître les mêmes négligences grossières. Tous les lits mis à la disposition des résidentes étaient bas et inconfortables ; il s'y entassait parfois jusqu'à quatre pensionnaires sans qu'on ait pris soin de séparer les plus saines, des malades. A cause de la mortalité galopante, les mouvements de population étaient tels que ces jeunes femmes n'étaient plus assurées de dormir deux nuits de suite avec les mêmes compagnes, expliqua le docteur à Aenghus.

Ils pénétrèrent ensuite dans un hall grand et froid, mais qui ressemblait plus à un dortoir d'hôpital. Il s'y retrouvait les mêmes visages émaciés et rongés par la maladie. Bien qu'il La sût pourtant prisonnière de cette

multitude insondable, Aenghus La trouva aussitôt. Il L'observa d'abord avec crainte, tout en s'approchant doucement de son lit trop étroit. Elle portait une robe sans couleurs et se tenait dans une position semi-allongée, comme pour ne pas déranger le repos de sa compagne de couche. Son regard était vide et Ses joues bien trop creuses, au milieu d'un visage où le blême s'abandonnait peu à peu à la noirceur dominante. Cette vision terrible réveilla celle qu'il avait vue en Elle au bord de la Bandon, quand Ses traits s'étaient dérobés sous ceux d'une femme plus âgée. Lentement, Elle leva cette figure sans vie vers lui qui continuait d'avancer vers Elle. Elle le regarda sans aucune réaction pendant quelques secondes, trop longues, trop inquiétantes ; puis, lentement, Son cœur sembla se réveiller. La fièvre et le souvenir de la faim se dissipèrent de Son esprit et sans que Ses yeux ne parviennent à se plisser totalement, sans que Ses lèvres ne s'ouvrent avec assez de force pour libérer une joie, Aenghus sentit l'esquisse d'un sourire se dessiner peu à peu. Elle essaya de tendre une main vers cet espoir plus fou qu'un rêve, trop dur à vivre d'un seul coup, et un gémissement à la fois doux et suppliant s'échappa de Sa gorge. Aenghus se précipita vers Elle et Lui fit mal en s'emparant avec force de Son corps amaigri. Elle se mit à le dévisager avec violence comme pour ne pas laisser s'échapper trop vite cette réalité déjà oubliée. Son regard se faisait plus sûr, mais restait si fragile...

Tandis qu'il La contemplait de près, les yeux penchés sur Son visage, Aenghus sentit des larmes s'agglutiner sur ses pommettes. L'onde lacrymale les rapprocha enfin quand une première goutte, poussée par quelques autres, sauta sur Ses joues pâles. Aenghus ne vit pas cette larme couler sans se tarir vers Ses lèvres arides ; il La vit juste sourire, enfin, telle une conscience retrouvée. Il ne vit pas ce flot magique s'emparer dans la même impatience de Ses yeux grands ouverts et les abreuver d'une mousson invisible ; il La sentit simplement envahie par le souvenir de la vie. Alors, seulement, seulement... Fiona réussit à pleurer...

John Flaherty avait assisté en simple mortel à cet acte de renaissance. Lui, le médecin devenu impuissant à sauver ses semblables avait contemplé le miracle de la vie dans le temple même de l'horreur et du néant. Mais trop occupé à la protéger, Aenghus n'avait pas vu Fiona s'évanouir sous le poids de l'émotion. Flaherty s'approcha alors respectueusement du couple ressuscité.

– Elle a la fièvre ! chuchota t'il, s'excusant presque de ramener Aenghus

à sa réalité. Il sortit de la poche de son manteau sa boîte de pilules blanches et en tendit trois au jeune homme. Faites-lui avaler ça ! Puis il regarda alternativement le flacon et Fiona et, sans hésitation, tendit la petite fiole à Aenghus. Gardez-la ! Vous lui donnerez le reste demain.

Aenghus remercia le médecin et écouta ses dernières recommandations.

– Il y aura une distribution de soupe demain matin au Moulin à Vapeur, sur *Ilen Street*. Je vous conseille de passer la nuit ici en attendant. Vous partirez à l'aube en présentant ce papier, si nécessaire ; c'est une autorisation de sortie, ajouta t'il en signant le document dactylographié. Puis il regarda le jeune couple une dernière fois et disparut dans l'obscurité du hall.

Fiona souffrait de la fièvre noire. Les pilules du médecin avaient calmé ses crises pour un temps et elle s'était rapidement assoupie. Avec précaution, Aenghus la souleva du lit sale et malade et l'enveloppa dans son manteau. Toute la nuit, il la tint serrée contre lui et la regarda dormir, surveillant les rythmes de sa respiration. Durant les longues heures qui les séparaient du petit matin, les deux jeunes gens ne furent pas dérangés, pas plus d'ailleurs que les autres femmes du bâtiment central qui, cette nuit-là encore, ne reçurent ni soin, ni nourriture. Fiona se réveilla aux premières lueurs du jour et donna l'impression d'avoir repris quelques forces. Ses yeux se posèrent aussitôt sur le visage de son compagnon. Petite fille, elle le contemplait avec douceur, certaine enfin que son sommeil l'avait quittée sans lui reprendre son rêve. Mais soudain, aussi brusquement qu'ils s'étaient épanouis, ses traits se crispèrent et les larmes réapparurent. En même temps que sa conscience, une souffrance horrible venait de se réveiller et la fit sangloter nerveusement. Aenghus la serra contre lui et lui murmura une parole rassurante.

– Fiona, ma Fiona... Nous allons bientôt sortir d'ici.

Elle se mit pourtant à sangloter plus fort et parvint à son tour à articuler quelques mots, l'essentiel...

– Papa..., Maman..., Brid... Mais elle ne put expulser l'intégralité de ce message, trop dur à ranimer.

Aenghus sentit sa mâchoire se crispier et un long frisson lui parcourut le corps. Il bloqua sa compagne contre lui, attendant qu'elle se calme, tout en regardant avec violence le plafond froid et anonyme du dortoir. Puis sans plus chercher à cacher sa propre émotion, il lui dit doucement :

– Allons-y, Fiona, nous n'avons plus rien à faire ici, maintenant.